

Discours Elisabeth Decrey Warner – soirée de départ – 18 janvier 2018

Arjine, Gulé, Sidar, Berivan, Kejé. Elles étaient très fâchées. Elles ? ce sont ces jeunes adolescentes kurdes syriennes qui figurent sur l'invitation que vous avez reçue. Nous ? nous étions contents, nous avons négocié leur démobilisation. Mais elles étaient fâchées, car elles voulaient continuer à combattre, à défendre leur peuple et leur culture, à venger leur sœur ou leur mère violées. D'autres ne voulaient pas rentrer chez elles par peur d'un mariage forcé.

Il y avait nous, heureux d'avoir atteint l'objectif fixé par les normes internationales, et il y avait elles révoltées de devoir déposer leurs armes. Pouvions-nous être vraiment satisfaits de notre démarche ? Avions-nous tout compris ?

Aimé, Amadou, Précieux, César, Musimbwa. Eux ce sont de jeunes garçons, enfants soldats que nous avons démobilisés au Congo. Eux n'étaient pas fâchés, plutôt désespérés. Ils avaient perdu tout contact avec leurs familles, et aucune alternative ne se dessinait pour eux. C'était le vide après le maquis. Là aussi pouvions-nous parler de succès pour ces enfants ?

La réponse, elle saute aux yeux bien sûr. Cette réponse elle nous impose de mieux comprendre la réalité du terrain, de ne pas imaginer que les normes des conventions écrites dans des bureaux feutrés à Genève ou New York vont tout résoudre. Elle nous impose d'inventer des solutions et des solutions pragmatiques. Notre objectif était de démobiliser des enfants, mais nous avons appris qu'au-delà d'un objectif, la réalité du terrain souvent nous rattrapait, et que nous devions aller plus loin encore dans notre engagement. Nous devions faire en sorte que ces enfants ne retournent pas dans les montagnes ou le maquis.

Nous avons aidé à ouvrir un centre pour ces filles, où elles acceptent de rester et de recevoir une éducation. Nous avons établi un lieu de formation pour ces garçons, où ils apprennent un métier qui va leur permettre de devenir indépendants.

Pourquoi est-ce que je vous raconte l'histoire de Gulé, de Berivan, d'Amadou ou encore de César ? Pour relever 2 mots :

Pragmatisme et inventivité. Pragmatisme, parce qu'il faut ouvrir les yeux à la réalité du terrain, et inventivité, car il faut trouver ensuite des réponses et être capable de sortir des sentiers battus.

Pragmatisme et inventivité. Ce sont deux mots clés, fondamentaux, à l'Appel de Genève et cela tout au long de ses 20 années d'existence. Chaque jour nous avons progressé, et chaque jour nous avons dû relever de nouveaux défis que nous n'avions pas imaginés. C'est sur le terrain et par le terrain que l'on apprend.

Déjà à sa création, en 1998. Le Conseil d'Etat du canton de Genève avait écrit à la Berne fédérale, lui expliquant qu'il souhaitait être dépositaire d'actes d'engagement signés par des groupes armés. Dépositaire : les autorités fédérales ont refusé, arguant que le mot dépositaire en relations internationales était bien défini et ne pouvait être le fait que d'autorités nationales et non pas cantonales. Un avis de droit de plusieurs dizaines de pages accompagnait ce courrier sans appel. Qu'à cela ne tienne, le Conseil d'Etat, en l'occurrence

Monsieur Guy-Olivier Segond à qui l'Appel de Genève doit vraiment beaucoup, a feuilleté la décision et son argumentaire, et a déclaré : « Bien, si nous ne pouvons être les dépositaires, alors nous serons les gardiens ». Affaire classée. Pragmatisme et inventivité. Le code génétique de l'Appel de Genève, son ADN était identifié.

20 ans que nous fonctionnons ainsi. Un professeur de droit international a déclaré un jour : « l'Appel de Genève a réinventé le droit humanitaire ». Notre modestie nous empêche bien sûr d'accepter ce compliment, mais quand même...

Tout est là : analyser le problème, comprendre la réalité du terrain, et inventer une solution pragmatique qui améliorera la situation des gens, sur place, de ceux qui ont besoin de nous, avant de nous demander si elle satisfera les textes des conventions internationales et la théorie. C'est cela l'Appel de Genève.

Et puis en plus du pragmatisme et de l'inventivité, il a fallu une certaine dose, pour ne pas dire une dose certaine, d'entêtement. Au début, non seulement nous étions pris pour des illuminés, naïfs et irréalistes (même pas idéalistes, cela aurait été trop élogieux). Il a fallu tenir, s'entêter, affronter les oppositions, les obstacles. Et cela en a valu la peine. On peut en faire le constat aujourd'hui.

Et à chaque nouvelle invention que nous avons développée, et que l'Appel de Genève développera encore, il a fallu vaincre le scepticisme, s'entêter, convaincre... pour que l'approche de l'Appel de Genève continue à s'imposer, comme finalement une évidence.

Les parties au conflit se définissent aujourd'hui par des forces étatiques d'un côté et des forces non-étatiques de l'autre côté. Les Etats peuvent signer des conventions. Les rebelles eux ne peuvent pas signer ces mêmes conventions, ils sont exclus des processus d'engagement et de formation. Ils sont parties au conflit, mais ne sont plus parties à rien dès que la diplomatie entre en jeu.

C'est là toute l'approche de l'Appel de Genève : un « shift » comme on dit en anglais, une inversion en quelque sorte de l'approche. Les rebelles ne doivent pas seulement être des parties au conflit, mais aussi des parties à des engagements, parties à des consultations, parties à des responsabilités aussi.

Hélas la tendance actuelle internationale qui consiste à criminaliser et exclure les groupes armés ne va pas dans le sens de cette inversion. L'Appel de Genève veut établir la notion d'inclusion, et donner à ces groupes la possibilité de s'approprier une norme, une décision : Un commandant d'un groupe armé nous a dit un jour : « avec vous, c'est la première fois qu'on me propose de signer un document, un vrai, avec l'Appel de Genève et avec les autorités de Genève, un document reconnu. Alors je vais le signer et oui, pour cela je vais le respecter. »

On lui donnait la possibilité de prendre SA décision, dès lors il était prêt à la respecter. C'est toute l'approche de l'Appel de Genève, inclusion alors que la communauté internationale est trop souvent dans le mode exclusion de ces groupes. Mon carnet d'adresses aujourd'hui ressemble étrangement à la liste de terroristes des Etats-Unis.

Je pourrais encore vous parler longtemps de l'Appel de Genève et des différents génomes de son ADN. Rendez-vous compte. Et résumer une telle aventure en un discours de quelques minutes. Expliquer 20 ans entre 19h28 et 19h35. Mission impossible. Peut-être mettrais-je

un jour tout cela par écrit, et vous pourrez alors lire l'aventure de l'Appel de Genève, une aventure humaine et humanitaire extraordinaire. Une aventure c'est vrai qui a été menée par une femme. Au cours de ces 20 ans on m'a souvent posé la question de savoir si le fait d'être une femme m'avait rendu mon travail plus difficile.

Je ne crois pas. Au contraire peut-être même. Si vos interlocuteurs comprennent vos motivations humanitaires, et vos convictions profondes, et que vous êtes prête à les rencontrer, voire à marcher des heures dans des zones difficiles, ils vous respecteront. C'est un des messages que je voudrais laisser derrière moi, pour encourager les femmes à être créatives, à se battre jusqu'au bout de leurs convictions, démontrant ainsi leur immense potentiel.

Avant de conclure, j'ai encore un mot important à dire. **Merci.**

Merci pour tous ces propos élogieux que je viens d'entendre. Ils me touchent beaucoup, mais je veux les partager avec tous les collègues et les membres du Conseil, ceux qui sont là et ceux qui ne sont plus là. Avec nos donateurs, dont plusieurs sont présents ici. Je ne vais pas les nommer, certaine que je risque d'en oublier et créer un incident diplomatique. Je les remercie tous, vous êtes déterminants pour le travail de l'Appel de Genève.

Aujourd'hui je pars, comme je me l'étais promis, après 20 ans. J'ai trop vu des gens qui s'accrochaient à leur fonction de pouvoir, qui ne voulaient ou ne savaient pas partir et qui détruisaient tout. Qui faisaient l'année de trop comme on dit. Je ne veux pas être le Sepp Blatter de l'humanitaire... et comme j'ai voulu que ce soit écrit sur l'invitation : « Il faut savoir partir quand tout va bien et remettre son mandat avec confiance »

Je pars fière bien sûr de ce que j'ai pu faire, mais humble aussi car sans les collègues, rien n'aurait pu être fait. C'est tous ensemble que nous pouvons être fiers du chemin accompli. Ces collègues dont certains sont à mes côtés depuis le début – les vieux crocodiles comme on les appelle – ceux qui ont rejoint plus tard, mais tous ont la même soif de justice et d'humanité et cela imprègne leur travail. Ils sont tous formidables, engagés, et sachez que l'esprit genevois les habite : ils sont des râleurs très assidus...

Et puis je ne veux pas oublier les collègues du terrain, qui ne peuvent être là ce soir. Ceux qui vivent dans les défis et le risque permanents. Merci également à eux.

Resteront bien sûr les amitiés et les souvenirs. Ceux liés au travail même, comme je viens d'en évoquer quelques exemples. Et puis tant d'autres, plus personnels :

La suffocation à la vue de la détresse dans les camps de réfugiés en Syrie, les marches en montagne ou dans le désert dans des régions magiques, le malaise de me voir attribuer par un commandant un bodyguard personnel, qui devait avoir au maximum 10 ans. (totalement impuissante, je lui ai donné un Sugus) Je me souviens des nuits passées dans des cabanes ou des grottes, où il y avait davantage de kalachnikov que de couvertures, de la nuit qui nous surprend en zone dangereuse, des amitiés nouées quand on est seul au milieu de nulle part. Bref tout ça restera. Je n'oublierai jamais. Et je ne vous oublierai jamais.

Et je ne peux mentionner des remerciements sans en adresser également à ma famille, mon mari, mes enfants, mes petits-enfants. Je crois que l'Appel de Genève leur a volé un peu de mon temps... Mais je sais qu'ils ne m'en veulent pas.

J'aimerais encore et bien sûr souhaiter le meilleur à l'Appel de Genève. J'aimerais dire à mes ex-collègues - c'est comme cela que je dois désormais les appeler – continuez à développer cette organisation incroyable, continuez d'être inventifs, pragmatiques, un peu fous aussi. Le monde a besoin de fous comme vous. Continuez à tout faire pour que des civils innocents ne soient plus les victimes de ces guerres qu'ils n'ont pas voulues, mais qui pourtant les frappent de plein fouet. Je sais votre envie d'aller de l'avant et je suis sûre que vous y arriverez, emmené par le nouveau directeur général Alain Délétroz, à qui je souhaite bon vent et plein succès.

Allez-y, n'oubliez jamais les millions de civils innocents qui vivent dans des terriroires contrôlés par des groupes armés et qui doivent pouvoir jouir des mêmes droits, universels, que n'importe quel homme, femme ou enfant de cette planète. Le droit à être protégé et respecté au milieu d'un conflit, à avoir accès à l'éducation, même dans la guerre, à des systèmes de soins. On le sait aujourd'hui : L'engagement de l'Appel de Genève peut faire la différence.

Allez-y, croyez en ce que vous faites, et imaginez des solutions pour que les civils souffrent moins, pour que la guerre soit moins inhumaine, pour qu'on trouve des solutions, de vraies solutions, durables, pour Arjine, Gulé, Amadou, César.

Et pour conclure je vais vous surprendre : Même si j'ai créé cette organisation contre vents et marées, même si j'ai essayé de lui donner le plus profond de moi-même, même si je lui souhaite le meilleur pour l'avenir, j'ai un rêve tout au fond de moi : qu'un jour l'Appel de Genève n'ait plus besoin d'exister, car il n'y aura plus de conflits. Les droits, tous les droits fondamentaux, seront respectés. Il y aura la paix et l'Appel de Genève pourra célébrer une happy end.

Elisabeth Decrey Warner